

## Naissance et décès du Tramway d'Arpajon à Paris

(Par P.T.)

(1893/94 au 6 novembre 1936)

---

Après un demi-siècle -ou peu s'en faut- de bons et loyaux services, tel un serviteur fidèle vaincu par les évènements et la modernisation des transports, il prenait sa retraite... c'était en 1936.

Il,... c'est-à-dire cet invraisemblable petit train que les parisiens, en l'entendant passer, chargé des 90 tonnes de denrées qu'il drainait sur Paris, désignaient sous le vocable d' »Arpajonnais ». On réglait sa montre, la nuit, au hasard d'une insomnie, sur le vacarme provoqué par ses roues dont la voie encombrée par les voitures en stationnement. Déjà ! Mais l' »Arpajonnais » arrivait toujours à bon port. A la pointe Saint-Eustache, il se débarrassait de sa cargaison et cette opération donnait lieu à un singulier spectacle. De tous les recoins d'ombre où ils se tapissaient en attendant son arrivée, les clochards surgissaient. On les payait 40 sous par wagon. On se battait parfois autour des voiturettes de déchargement. Les plus vieux avaient d'ailleurs une sorte de droit de priorité. Le travail terminé chacun s'en allait serrant au fond de sa poche le gain de la nuit, car l'opération se répétait dix fois l'été, quatre fois l'hiver. C'était l'époque où le « coup de rouge » coûtait 8 sous. Et l'aubaine valait bien que l'on fasse de temps à autre, le coup de poing pour en profiter.

Le premier train arrivait vers 4h45 et l'on buvait ferme entre les arrivées, tout en parcourant une feuille rose : « Le Clodo » rédigée par l'un d'entre eux, celui que chacun appelait « Le professeur » en souvenir de sa situation ancienne.

Nous écoutons ces souvenirs qu'évoque pour nous, à Bourg-la-Reine, Pierre Séguenot, le dernier mécanicien du petit tortillard. C'est lui qui, le 6 novembre 1936, conduisit le dernier train à sa dernière demeure encore que les dix-neuf locomotives aient été vendues par la suite en Belgique, fondatrice, en France, de la société d'exploitation.

La machine pesait 32 tonnes, nous dit M. Séguenot. Elle traînait allègrement 10 wagons de marchandises et 4 wagons de voyageurs. Le premier train partait à 1h40 de la porte d'Orléans, de l'endroit où se trouve actuellement le stade « Femina Sports » que vous connaissez bien. Il existait une navette entre Antony et Longjumeau. Quelle époque ! ...

Une invraisemblable quantité d'anecdotes affluent alors à la mémoire du mécanicien. Il nous conte notamment les circonstances qui accompagnaient toujours en deux points du trajet, le remplacement des bouillottes (1m10 X 0m15 de diamètre) devenues froides par d'autres (une douzaine) que l'on apportait sur des brouettes.

L'Arpajonnais était très dangereux poursuit M. Séguenot, j'ai eu, pour ma part, cinq accidents en un mois, dont un suicide, celui d'une toute jeune fille qui à la Granges-au-Cercles, près de Ballainvilliers, se jeta sous la machine. J'ai également renversé tout un camion de moutons qu'il fallut aller rechercher à travers la campagne. Motocyclistes et cyclistes se précipitaient sur nous avec une régularité affolante. Celle-ci finit par émouvoir les pouvoirs publics. On nous supprima. Mais peu après on s'aperçut que les camions ne pouvaient pas nous remplacer sur tous les plans. Le transport d'une tonne de marchandises par l'Arpajonnais revenait à 6 francs la tonne ; les camions l'assurèrent pour 22 francs. On parla de nous remettre en service, d'autant que les camions ne disposèrent pas dans Paris de la priorité dont nous jouissions. Malgré ces prix très bas, nous gagnions, nous, les mécaniciens, 1900 francs plus les primes de charbon et de nettoyage, soit environ 2100 francs.

Il y a vingt ans de cela.

Et l'on sent que cette époque reste vivante au cœur du dernier mécanicien du petit train d'Arpajon danger permanent pour les piétons et les deux roues, providence des clochards, attraction pour les noctambules des Halles attirés par son pittoresque et, entre le 15 mai et le 15 juin, par l'enivrant parfum exhalé de ses wagons chargés de fraises à Marcoussis.

L'Arpajonnais ? Une grande personnalité de Paris, défunte certes, sauf pour M. Séguenot, et on le comprend. (P.T.)

(Le Parisien Libéré du 31 mars 1959)

## Un drôle de Mogneau (raconté par P.L.)

La Gazette de Seine-et-Oise, 1955 (Histoire de Champi)

(Patois de Dourdan-sud par R.D.)

---

A Boinville-le-Gaillard, dans le canton de Dourdan-sud, tout le monde connaît Madame Veuve Michu, la »mère Michu « comme on l'appelle familièrement, une bien brave femme qui va sur ses 87 ans. Jusqu'à la mort de son défunt mari, elle avait toujours eu bon pied bon œil. Mais depuis l'an dernier, à la mort de son père Jules (décédé brusquement juste à la veille de la foire Ventôse). Ça n'allait plus très fort. Elle s'ennuyait de son vieux. Dame, soixante ans de ménage et se retrouver toute seule dans sa petite maison désormais trop grande, ce n'est pas une vie.

Puis voilà qu'elle perdait la vue ; un vrai malheur. Elle qui n'avait jamais porté de lunettes, même pour enfiler une aiguille, était incapable de reconnaître le facteur du garde champêtre, quand elle se trouvait nez à nez avec eux.

Non, ça n'allait plus, et les voisins pensaient qu'elle ne tarderait pas à rejoindre son mari au cimetière du pays.

Cependant, la vieille Mme Mathieu, sa cadette de dix ans, essayait bien de la remonter, sans grand succès d'ailleurs. Un beau jour de printemps qu'elle était allé faire un brin de causette elle lui conseilla de ne plus rester seule, à remuer ses souvenirs.

*« C'qui vous fauré cé un compagnon énn'bête affectueuse qui vous quinré compagnie, un chien par éxempe !*

*Ah ! dam' non, point d'chien, ça fé trop d'brit, et pis ça fé d'la dépense*

*Eh ! ben alors, adopter un p'tit chat, justément yala chatte à la Ninie qu'é fé sé p'tits hier, a vous en donn'ra ben un avant qué d'lé néyer.*

*Non j'eum'point lé chats, ça fé dé sal'tés et pis cé voleux.*

La mère Mathieu un peu désappointée fit une nouvelle offre :

*« Et un mogneau ! cé ça qui s'ré présant, cé gai, ça chant'ré dé chansons, et pis ça coute point cher à él'ver, un p'tit pe d'mie d'pain, du plantain, quoué q'vous en dites ?*

La mère Michu dodelina de la tête comme pour peser le pour et le contre et se décidant presque joyeuse :

*« Ça oui, ça s'ré ben un p'tit mogneau, un marle ou ben caur' eïnn'agasse (pie) cé eïnn bonn'idée. »*

Et le lendemain elle descendait du grenier une vieille cage dans laquelle avaient roucoulé cinquante ans auparavant, au moins, deux tourterelles. Après l'avoir soigneusement nettoyée, elle partit en quête d'un compagnon.

Ce matin-là, la chance lui sourit d'emblée, sur la route de Bréthencourt, à la hauteur du château de Bréau-sans-Nappe, elle faillit marcher sur un petit animal qui essaya maladroitement de se sauver en sautant et qui tomba dans un trou d'où il ne put sortir malgré ses efforts.

A l'aveuglette, la main de la mère Michu s'en saisit et tout émie de sa trouvaille, la bonne vieille s'en retourna chez elle, aussi vite que ses jambes le lui permirent.

C'était une pauvre bestiole toute nue, toute grelotante « sûrement qu'elle venait de tomber du nid ».

Avec mille attentions, elle l'installa, lui faisant des pâtées de pain au lait, il avait toujours faim, réclamant sans arrêt « Croâ ! croâ ! » Qu'il faisait en sautillant.

Un jour, elle rencontra la mère Mathieu et lui fit part de sa trouvaille.

« *V'avez ben réson, lui dit-elle, cé ben gentil un mogneau, pis ça m'occupe.*

Quoué qu'cé qu'cé ? lui demanda la mère Mathieu

*Ca doué étr' eïnn'corneille ; i fé « croâ, croâ » il é ben dru, i mang'comm » quat'r mé c'qui m'chagrine cé qu'il a point d'plumes, ce t'y qui s'ré malade ? »* Interrogea-t-elle avec inquiétude.

Ce jour-là, son interlocutrice était pressée. Aussi lui conseilla-t-elle d'aller voir le gars Fernand qui avait tant voyagé qu'il connaissait tout ayant tout vu « il était même un peu rebouteux. »

Ayant besoin d'être rassurée sur le sort de son oiseau, elle partit voir Fernand, qu'elle trouva en train de s'occuper de ses ruches.

« *Alors, comm'ça, v'là quïn'jours qué v'lavez é sé plum's sont caur'point poussées ? cé pas ordinère.* »

Et pour rire un brin il lui conseilla :

« *Prénez son d'la crott'dé pigeon et barbouillez vout'bestiau ça fé pousser lé moustaches, y a pas d'réson qu'ça fass' point pousser lé plumes ! »*

Un qui n'était pas content c'était l'mogneau « croâ ! croâ ! » Qu'il faisait en se débattant sous l'enduit malodorant.

Mais tout ceci sans résultat.

Au bout de huit jours elle retourna conter son désappointement au gars Fernand.

« *Am'nez-moué vout'bestchiau, qu'il lui dit : j'vas y i donner eïnn' consultation, et cé ben l'guiâb' si on trouve point la réson d'sa maladie.* »

Une heure après, la mère Michu apportait son oiseau dans un panier.

« *Ouéyons-ouère* », dit le gard Fernand, et après avoir jeté un coup 'œil au fond du panier, il se trouva vers la mère Michu, qui attendait le verdict du « guérisseur ».

« *Cé ça vout'mogneau ?* » dit-il soudain méfiant.

« *S'pas qu'il é bô eh pis ben portant, mon mogneau ?* » lui répondit la mère Michu.

« *Pour étr'drû, il é dru ; et même il a l'ère ben portant, mé pour aouèe dé plum's, eh ben, jé ben peur qui n'neille jamé* ».

« *A cause don ?* » demanda-t-elle soudain affolée.

Goguenard il répondit :

« *Pasqué vout' mogneau, eh ben, cé un crapaud !* »

## **Un illustre habitant de Dourdan**

### **Roustam, mamelouck de l'Empereur**

---

Un dessin d'Isabey montre la voiture du premier Consul, une chaise fermée, à petites vitres derrière lesquelles se devine à peine le profil soucieux du maître, roulant au grand galop de ses six postiers sur le quai des Tuileries.

C'est au temps de la conspiration de Cadoudal ; les assassins foisonnent sur la route de la Malmaison ; on dit que les carrières de Nanterre sont pleines de chouans embusqués ; aussi la voiture est-elle escortée d'un détachement de cavaliers qui l'encadrent, couchés sur leurs chevaux emportés ; des cavaliers terribles, à moustaches noires, à peau bistrée, coiffés de turbans, vêtus de vestes et de jupes comme les janissaires du grand seigneur, sabrant l'air de grands moulinets de yatagan. Et ce tourbillon passe, aux yeux écarquillés de placides bourgeois, tapis contre les murs.

Les mameloucks, ce sont les mameloucks !

Les parisiens, depuis dix ans assistaient à tant de spectacles imprévus, terribles ou désopilants qu'ils avaient acquis le droit d'être blasés ; pourtant cette garde turque faisait impression. Il y avait là des grecs, des coptes, des syriens, des maltais, quelques nègres, ramenés de l'expédition d'Égypte, Bonaparte, qui n'ignorait pas que la crainte est le commencement de la sagesse, laissait sur ces braves gens s'accréditer de menaçantes légendes.

Au demeurant, c'étaient les meilleurs garçons du monde, doux, un peu indolents, très braves pourtant. Beaucoup portaient des noms de femmes : Anna, Rosette, Stéphanie, Nicole, Annette, Ida... Ils parlaient un langage incompréhensible qui, au badaud le plus raisonneur, interdisait toute discussion ; en outre, chacun d'eux était un arsenal ambulante, comportant une carabine, un tromblon, quatre pistolets, un yatagan, un poignard, une masse d'armes, une lance et une poire à poudre ....

### **On ne lui coupera pas les oreilles**

---

De tous, un seul était populaire, Roustam, qui toujours paradait sur un cheval superbe, aux côtés du Consul. C'était un personnage solidement raillé, sans être grand ; il avait des traits réguliers, la mine hautaine, et dans son service, l'obstination, on pourrait dire l'impersonnalité d'un chien de garde.

Lui-même a conté sa première entrevue avec Bonaparte. C'était au Caire ; né géorgien, vendu cinq fois comme esclave, échoué en Égypte après d'étonnantes aventures, il fut présenté au général qui cherchait des guides indigènes.

« Première chose qu'il me fait, il me tire les oreilles ; il me dit si je sais monter à cheval. Je lui dis oui. Il me demande aussi si je sais donner des coups de sabre, je lui dis :

« Oui, même j'ai sabré plusieurs fois les arabes

« Je lui ai montré la blessure que j'ai reçue sur ma main, il me dit

« C'est très bien ; comment-tu t'appelles ?

« Ijahia

« Mais c'est un nom turc ; mais le nom que tu portais en Géorgie ?

« Je lui dis Roustam-Roustam.

« Je ne veux pas que tu portes le nom turc, je veux que tu portes ton nom de Roustam.

« Après sa rentrée dans sa chambre, il m'apporta un sabre damassé, sur la poignée six gros diamants, et une paire de pistolets garnis en or. Il me dit :

« Tiens, voilà pour toi ! Je te le donne et j'aurai soin de toi. »

Le soir même, le mamelouck servait le dîner du général et passait la nuit en travers de sa porte ; six jours plus tard, on s'embarquait ; Roustam, ébahi de sa fortune n'était cependant pas sans inquiétudes sur l'avenir. La joie de voguer vers la France émoustillait ses compagnons de bord ; ils affectaient du sort de Roustam, grand émoi ; on l'emmenait, disaient-ils à Paris, pour lui couper la tête, ce qui s'opérait couramment et le cauchemar de ces fâcheux pronostics assombrissait le « gros garçon ». Depuis trois jours qu'on avait pris la mer, il n'avait pas aperçu le général, il sollicita une audience et l'obtint.

Te voilà Roustam, comment te portes-tu ?

Très bien ; mais très inquiet

Pourquoi ?

Tout le monde dit que quand je serai arrivé en France on me coupera la tête. Si c'est vrai, je voudrais que ça soit à présent et qu'on ne me fasse souffrir jusqu'en France.

Bonaparte lui tira l'oreille.

Ceux qui t'on dit ça sont des bêtes !

Ne crains rien ; nous arriverons bientôt à Paris et nous trouverons beaucoup de jolies femmes et beaucoup d'argent.

De ce jour-là rassuré, Roustam se dorlote. Le général le traite en enfant gâté. Sur le Muiron, on a embarqué deux chèvres pour fournir le lait du déjeuner de Bonaparte, Fischer le valet de chambre s'en adjuge quotidiennement un grand bol, qui chaque matin renouvelle l'envieuse indignation du mamelouck, réduit à la soupe ordinaire. Il s'en plaint, plaide sa cause, obtient son café au lait quotidien.

Si le général ne lit pas, le soir, sur le pont, à la lueur d'une lanterne en papier, on joue aux cartes. Duroc, Bessières, La Valette sont de la partie. Quand le général gagne, et il gagne souvent, il partage son gain avec Roustam.

En Corse, où l'on relâche durant quelques jours, Bonaparte daigne consulter le mamelouck sur ses impressions.

C'est un bon pays, répond simplement Roustam, qui passe son temps à se bourrer de raisins et de figues.

C'est rien, réplique le général ; quand nous serons à Paris, c'est bien autre chose.

## Une figure légendaire

---

La réalité surpasse les prévisions. Après Brumaire, c'est chaque jour une galopade sur les boulevards. Le Consul est en calèche, que précède Roustam émerveillant les promeneurs de son beau turban blanc de sa veste de velours, de ses jupes larges et de sa superbe jument, la plus élégante trotteuse de tout Paris.

Au sacre, malgré les ergoterics du grand écuyer, il réussit à être du cortège, endosse dans le jour, deux merveilleux costumes qu'a dessinés Isabey et qui ont coûté 9000 francs. On le voit partout où se montre l'empereur, en veste de mamelouck, de velours ou de casimir brodés d'or. Bien vite il est légendaire : « tout étranger qui vient à Paris veut le voir », le « moniteur » imprime ses mots ; son portrait est répandu à des milliers d'exemplaires ». Toute la famille impériale s'engoue de lui ; l'impératrice écoute ses doléances et il geint au moindre passe-droit.

Il le comble de cadeaux et d'argent ;

Un soir, l'empereur joue au vingt-et-un, et gagne ; il appelle Roustam, le mamelouck parait dans le salon, une main sur la poignée de son yatagan, l'autre en salut, à l'aigrette de son turban

Tiens, voilà mon gain.

Et le maître lui jette une poignée d'or, 600 francs ; le lendemain, même geste, même somme ; le surlendemain, l'aubaine est de 700 francs.

La confiance envers lui est sans limites ; il couche sur le seuil de l'empereur, parfois en travers de la porte « dans le temps des conspirations », ordinairement sur un lit de camp, au milieu du salon qui précède la chambre impériale. A Saint-Cloud, on lui réserve un lit mécanique, se repliant de jour dans une armoire.

La reine Hortense, pour désennuyer le mamelouck pendant une absence de l'empereur, entreprend son portrait. Comme Roustam que l'inaction engraisse, et qui est d'ailleurs encore dolent d'une chute de cheval, s'endort pendant la pose.

Ne dors pas, dit l'aimable princesse je vais te chanter de jolis couplets... et tout en peignant, elle chante afin de distraire son modèle.

En 1806, le « gros garçon » s'éprit de Mlle Douville, fille d'un huissier de l'empereur. Mlle Douville était fort jolie ; elle avait dix-neuf ans, étant née à Paris le 21 janvier 1787.

Mais il y a des obstacles au mariage ; Roustam n'est pas catholique romain ; le grand juge et l'Archevêque chicanent ; l'empereur intervient, lève d'un mot les difficultés, signe au contrat et paye le dîner des fiançailles, en dîner, de 1341 francs, dans un cabaret à la mode.

Le mamelouck est devenu pour la famille impériale, le confident indispensable ; c'est lui qui apporte le souper à l'empereur et à l'impératrice quand ils sont au lit. A Pułtusk, lorsqu'on apprend par courrier la naissance d'Achille Roustam, Napoléon se réjouit :

Achille ! J'ai un mamelouck de plus !

Au retour de Russie, il prend Roustam dans son traîneau, s'informe de sa santé, s'inquiète de son nez gelé, le fait soigner, « ce pauvre Roustam ! il à la figure tout abîmée » d'autres fois c'est amicalement « coquin ! » ou : « notre gros père ! ».

### Un poulet bien tentant

---

Car le bonheur engraisse le mamelouck ; il a les joues pleines, il bedonne, s'épaissit ; d'ailleurs il est gourmand, aime les bons morceaux et copieux. L'empereur, habituellement, dinait à six heures ; mais on préparait tous les soirs, pour la nuit, dans une bannette d'osier couverte de toile cirée et fermant à serrure, un En-cas comportant un poulet rôti froid, dont presque jamais, du reste, il n'était fait usage. Un soir, à Schönbrunn, Roustam, voyant son maître endormi, regarda la bannette d'un œil d'envie.

Moi, mangerais bien une aile de poulet, moi bien faim, dit-il à Constant, le valet de chambre.

Constant, d'abord énergiquement, défendit le souper impérial ; pourtant, sur les instances du mamelouck, ne voyant nulle apparence que l'empereur se réveillât, il ouvrit la bannette ; Roustam prit le poulet, enleva une suisse quand un coup de sonnette impérieux le cloua sur sa chaise. Constant courut à l'appel ; l'empereur était éveillé.

Constant, mon poulet !

Le pauvre homme terrifié, obéit et apporta l'En-cas réduit de moitié. Roustam suivait tout penaud.

Tiens, tiens ! Depuis quand les poulets n'ont-ils qu'une aile et qu'une cuisse ! C'est bien, il faut que je me contente des restes...

Et qui donc mange ainsi la moitié de mon poulet ?

Constant se tenait coi ; Roustam avoua tout confus

Moi avoir faim, moi rien mangé.

Comment drôle, c'est toi ! Ah ! Que je t'y reprenne.

Et l'empereur se mit à souper en riant de bon cœur. La familiarité inévitable, la promiscuité continuelle avaient ainsi créé une sorte de camaraderie entre le maître redouté, devant qui les plus puissants monarques se sentaient mal à l'aise, et ce pauvre turc, jadis vendu cinq fois comme esclave, et dont l'âme n'était pas de solidité à porter cet écrasant honneur.

### Lui aussi

---

Etait-il, comme les autres, las de l'épopée ? Voulait-il jouir en paix du bien-être dû aux libéralités de l'empereur ? Au premier janvier 1814, il reçoit comme supplément d'étrennes, un bureau de loterie et 50 000 francs. Trois mois plus tard, lors de l'effondrement, à Fontainebleau, quand on lui demande s'il suivra à l'île d'Elbe le souverain déchu, il hésite et répond « qu'il a une condition à y mettre ».

Un matin, après l'abdication, il quitta son service, resta deux jours, absent, encore incertain du parti le plus lucratif. Son retour à Fontainebleau surprit. L'empereur, accoutumé déjà aux défections, s'étonna « te voilà ! » fit-il. Puis il retomba dans un silence accablé dont Roustam augurait mal.

Le bruit s'était répandu dans le château que la nuit précédente, Napoléon avait tenté de s'empoisonner. Le lendemain matin, d'un air singulier, il réclama de Roustam ses pistolets. Roustam inquiet « alléguait des raisons » et n'obéit pas. Berthier, dont il prit conseil, répondit brusquement :

Cela ne me regarde pas !

Le mamelouck revint à son antichambre très perplexe. Les rares serviteurs qui entouraient encore l'empereur parlaient de son suicide. Ils le souhaitaient peut-être, comme une solution accommodante. Quelqu'un dit :

Savez-vous Roustam, que si le malheureux événement arrivait la nuit, on croirait que vous avez été gagné par les puissances étrangères pour commettre ce meurtre ?

Roustam prit peur. Au milieu de la nuit, il sortit du Palais endormi. Il déserta cette porte en travers de laquelle il couchait, comme un chien fidèle, depuis quatorze ans. Il prit la route de Paris, reparut chez sa femme étonnée.

A la réflexion pourtant, il se décida, résolut de rejoindre à l'embarquement son maître en route pour l'île d'Elbe ; mais il ne parvint pas à se procurer une voiture et se résigna vite.

Telle est sa version ; tout n'y est pas mensonger peut-être.

En trois jours, Paris avait effacé et oublié vingt-cinq ans de son histoire ; il se reprenait aux enthousiasmes royalistes d'avant 89 alors que le roi daignait rendre visite à sa bonne ville ; Drapeaux blancs « Te Deum » Montjoie et Saint-Denis.

## Un pauvre épouvantail

---

Le pauvre Roustam, gras et fatigué, ne se doutait guère qu'il était pour le nouveau régime une sorte d'épouvantail ; mais de fait, sa présence inquiétait ; un dévoué avisait Talleyrand que le 14 avril, à minuit, il avait aperçu deux ombres se glisser sous les arcades de la rue de Rivoli ; l'une de ces ombres avait dit à l'autre en mauvais italien :

J'ai attendu Roustam jusqu'à sept heures ; il n'est point venu ; je suis inquiet.

Un complot ! La police fut en émoi ; elle voyait déjà l'effrayant mamelouck surgissant à l'hôtel Talleyrand et massacrant le gouvernement provisoire à grands moulins de son yatagan, on mit les mouchards en campagne.

Roustam, qui ne souhaitait rien au monde que de vivre confortablement et sans soucis, averti enfin que sa présence était une menace au nouveau règne, imagina de rassurer le gouvernement et supplia deux amis de se porter garants de ses intentions pacifiques et de sa « conduite prudente et retirée ».

En sa qualité de ci-devant porte-arquebuse, il n'était connu de personne autant que du sieur Lepage, armurier de l'empereur, et dont il commit la maladresse de le choisir comme répondant. L'effet fut désastreux ; le nom seul du fameux Lepage, suspect pour son dévouement à Bonaparte, éveillait l'idée d'armes secrètes, de cannes-pistolets, de fusils à vent et de machines infernales.

La chose allait mal tourner pour le placide Roustam quand un fonctionnaire lui conseilla simplement de quitter Paris. Il se réfugia à Dreux, où il resta quatre mois qui furent pour Louis XVIII quatre mois de sécurité.

Le « gros garçon » n'en avait pas fini, pourtant avec les aventures. Au retour de l'île d'Elbe, il se mit à trembler pour son propre compte ; il crût être adroit en protestant de son dévouement et en conjurant l'empereur de le reprendre à son service. Marchand se chargea de présenter la supplique.

C'est un lâche ! répondit Napoléon, qui pourtant à ce moment-là pardonnait tout à tous ; jette cela au feu et ne m'en parle jamais.

Roustam se le tint pour dit ; il ne souhaitait, en somme, rien d'autre et préférait à tout, sa tranquillité. Il dut pousser un soupir de soulagement quand il sut l'Empereur définitivement vaincu, parqué à Sainte-Hélène.

De remords, ce gros homme n'en pouvait concevoir ; il ne semble même pas qu'il éprouvé qu'il éprouva quelque honte à la pensée que sa place était là-bas auprès du maître enchaîné, qu'avait fidèlement suivi Ali, l'autre mamelouck, lequel, d'ailleurs, était né à Versailles et se nommait Etienne Saint-Denis.

Quant à lui, Roustam, il n'avait plus rien d'oriental que son nez épaté, ses lèvres à bourrelets et sa façon de parler presque incompréhensible. Il avait laissé pousser sa barbe et pris l'allure d'un paisible rentier dont il avait la bonhomie et aussi la prudence. Il parlait peu ; ses voisins ne savaient rien de lui ; sinon qu'il était extrêmement méfiant.



## Un mystérieux voyage

---

En 1824, il habitait rue Saint-Martin n°228, un appartement qu'il louait 428 francs par an ; il passait pour « avoir l'aisance » et vivait dans l'oisiveté, « ne s'occupant que de ses plaisirs, de ses chiens et de sa chasse ».

L'ex-porte-arquebuse de la vénerie impériale, hanté par le souvenir des fantastiques battues de Compiègne ou de Fontainebleau, allait bourgeoisement, tirer des alouettes dans la plaine Saint-Denis. Son apathie et son insouciance, l'oubli dans lequel, volontairement, il s'enlisait, auraient à la fin, rassuré le pouvoir si son nom n'eût tout-à-coup, retenti dans les bureaux de la préfecture de Police. « Roustam, le mamelouck de Bonaparte, réclame un passeport pour l'Angleterre ».

Ces mots « Roustam le mamelouck » résonnaient aux oreilles officielles comme une alerte ; ils évoquaient une sorte de Tamerlan féroce, ou tout au moins, la sombre figure d'un de ces muets du sérail, exécuteurs de basses œuvres, rébarbatifs et implacables. Quel étonnement quand on vit patienter dans le bureau des passeports ce brave contribuable luisant, replet et obséquieux.

Roustam, interrogé, prétendit que sa présence en Angleterre était exigée pour « des affaires d'intérêt », et l'autorisation fut accordée. Le voilà, le 28 mars à Calais ; il s'embarque sur la malle Duc de Bordeaux ; il reparait après un mois toujours bonasse et satisfait, très ignorant, sans aucun doute, des soucis qu'il occasionne au pouvoir.

Un an plus tard, presque à la même date, nouveau départ pour l'Angleterre ; cette fois, dit-il, il voyage pour son agrément. Quel mystère ! La police, du coup s'effare.

On n'apprit que beaucoup plus tard, les motifs de ses excursions outre-manche. Roustam, engagé par quelque Barnum britannique se produisait dans son costume du sacre devant les badauds londoniens.

Le mamelouck de Napoléon se montrait dans les foires.

Cette dérogance rasséréna pour toujours les policiers. Un tel homme, manifestement n'était pas à craindre.

## Un brave retraité

---

Depuis son retour de Londres, Roustam a quitté Paris et s'est fixé à Dourdan, il aime la chasse, et le pays par-là est giboyeux.

Dourdan, était en ce temps-là, non pas un pays sauvage, mais un pays perdu, n'ayant pour trait d'union avec Paris « qu'une vieille diligence peinte en jaune qui abattait ses douze lieues en six heures et débarquait son monde rue Coq-Héron ». La petite ville, au reste, est propre, silencieuse, les heures y doivent y être lentes et le bonheur sans secousses. Roustam, s'installa rue d'Etampes, dans la maison du docteur Diard, maire de la ville une jolie demeure de la fin du XVIIIème siècle, précédée d'un portail qu'a remplacé une grille et d'une cour, légèrement décline, bordée de tilleuls taillés en palissades.

Roustam habitait le premier étage avec sa femme, encore belle, grande, « représentant bien » et sa fille, peu jolie, qui louchait légèrement. M. Douville, le beau-père, et Mme Douville née Pajot, étaient venus loger chez leur gendre. Mme Douville était petite et active ; Douville, lui, l'ancien huissier du cabinet de S.M. l'impératrice, grand, sec, de belle prestance, avait la hautaine correction d'un homme qui a fréquenté les puissants de ce monde et gardait un peu de la solennité des antichambres impériales.

Quant à Roustam, il était sans façon ; c'était aux dires des anciens de Dourdan, un « gros plein de soupe » étonnamment bouffi, rond et large ; son titre d'ancien mamelouck de l'empereur Napoléon lui valut d'abord quelque curiosité, mais dès qu'on le voyait, lui, le prestige s'évanouissait.

Bien vite, on l'appela Papa-Tam ; il était bon enfant et riait de tout, content, pourvu qu'il bût à sa soif, qui était inlassable et mangeât à son appétit, resté de première grandeur.

Il jardinait beaucoup dans le potager, derrière la maison Diard, en pantalon blanc, en bras de chemise, la tête abritée d'un vieux chapeau de paille ; les enfants s'amusaient de la façon dont il estropiait tous les noms et de son parler étrange.

Il parlait peu de sa belle époque, ses récits de guerre n'étaient que des histoires d'argent empoché ou de ripailles. Un jour qu'on le questionnait sur Austerlitz, il raconta la journée :

- Grande faim, pas de viande, des pommes de terre cuites sous la cendre.

Il ne se souvenait de rien d'autre, ou plutôt ne voulait-il pas narrer, car c'est vers cette époque qu'il écrivit ses mémoires, dont il a su faire un précieux document.

### La canne de l'Empereur

---

On était mondain à Dourdan ; il était de tradition, parmi les familles aisées de la ville, de donner à dîner au moins une fois par an.

Les Roustam et les Douville faisaient partie de la « société » ; ils étaient reçus et recevaient comme les autres ; c'étaient les bons jours du mamelouck ; il mangeait solidement et buvait à proportion ; après le repas, il s'installait dans un fauteuil, sa canne entre les jambes, une canne noueuse, grosse comme le bras, avec une tête de nègre au bout. Roustam laissait sur cette tête de nègre, tomber son triple menton et s'endormait d'un sommeil puissant.

Cette canne fameuse à Dourdan, périt en une aventure qui fit grand bruit. Il y avait dans la ville, un vieux soldat de l'empire nommé Turgart, devenu par le malheur des temps, professeur de flûte. Turgart, pour qui le petit caporal était un dieu, ne pouvait rencontrer Roustam sans que la colère empourprât son visage ; les yeux lui sortaient de la tête et il grommelait de façon à être entendu.

Traître à l'empereur, traître à son pays, renégat.

Papa-Tam, dont la longanimité pourtant était sans bornes, perdit un jour patience ; il empoigna Turgart par le collet de son habit et lui cassa sur les reins la tête de nègre.

Une canne qui m'avait été donnée par l'empereur ! Une superbe canne ! Cassée en deux, mon bon ami !....

Jamais plus il ne se mit en colère, préoccupé seulement de son bien-être.

Papa-Tam mourut en 1845, le 7 décembre, à 64 ans, d'après la mention de l'acte de décès. Sur sa tombe, au cimetière de Dourdan une stèle gothique effritée, on lit :

Ici gît Roustam, Raza, ancien mamelouck de l'empereur Napoléon, né à Tiflis, en Géorgie.

Et parce que ces simples mots sont gravés là dans la pierre rongée de lichens, tout disparaît de la fin alourdie et piètre, et le fait de ce figurant de la « sublime histoire » passe dans l'imagination en une majestueuse galopade, de frémissante et superbe allure.

*Historia, n°168 – G. Lenôtre, de l'Académie française.*

**A propos de Trivulce-le-Grand**  
Maréchal de France  
Né à Milan, en 1448, mort à Châtres (Arpajon) en 1518

---

**Un peu d'histoire**

---

On vient de s'occuper de savoir qui a dit que pour faire la guerre, il fallait « premièrement de l'argent, deuxièmement de l'argent, troisièmement de l'argent » ?

Les uns ont prétendu que c'était le maréchal de Villars ; d'autres le général autrichien Montecuculli ; d'autres enfin l'italien Trivulce, maréchal de France sous Louis XII.

Or, recherches faites, notamment dans un dictionnaire historique français, édité il y a 150 ans (1915) c'est bien Trivulce qui a prononcé les paroles en question en réponse à une demande de Louis XII lorsqu'il se proposait de faire la guerre au duc de Milan ; et comme Montecuculli et Villars sont nés longtemps après Trivulce, il n'est pas téméraire d'admettre que si ceux-ci ont prononcé les mêmes paroles, ils n'ont fait que répéter ce qu'avait dit leur ancien, chose d'ailleurs fort commune.

Trivulce servit la France aussi sous François 1<sup>er</sup>, mais sa faveur ne se soutint pas et il mourut des suites de tracasseries de Cour, dans l'arrondissement de Corbeil, à Châtres (aujourd'hui Arpajon depuis 1720) le 5 décembre 1518.

*(La Gazette de Seine-et-Oise du 19 mars 1915)*

**Louis Ménard l'ermite du Château de la Grange**

---

En 1938 existait dans les ruines du château fort de la Grange-sur-Villeconin, un homme âgé qui se disait l'ancien seigneur de ces ruines ; il habitait une salle voutée ouverte aux quatre vents ; il s'appelait Ménard. Au-dessus de cette salle où Ménard entretenait un pauvre feu, était une sorte de terrasse accessible, où les amoureux du pays venaient roucouler à la belle saison. Et le vieux Ménard disait que cela lui rappelait son passé de viveur, lui qui avait dissipé le bien de ses parents, vendu les pierres du château et roulé en limousine à 25 kilomètres à l'heure. Ca filochait ! disait-il. En hiver, Ménard se glissait par les temps froids dans un souterrain bien construit. Il avait résolu ainsi la crise du logement.

*(Maurice Savignon, Hist. de Saint-Chéron, 1966, extrait)*

---

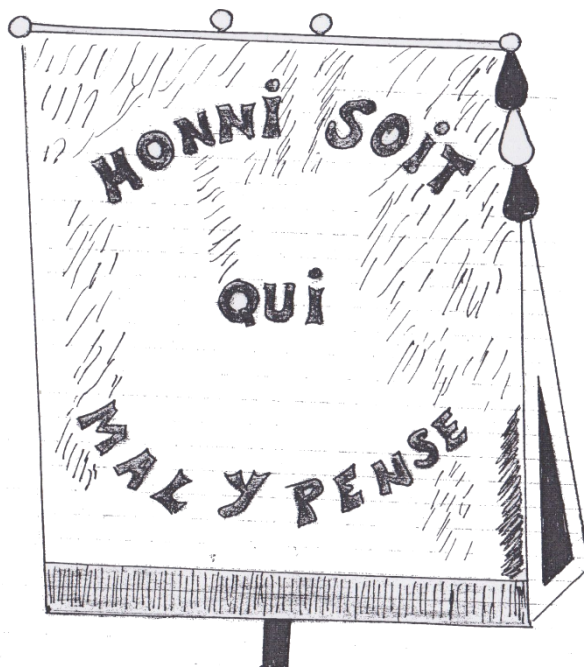
Louis Ménard (1861-1940), célibataire, que nous avons très bien connu était un érudit dépravé, aussi les écoliers de villeconin, voire même de Blancheface couraient le consulter lorsqu'ils étaient en difficulté avec leurs devoirs de classe. Ménard était né à Dourdan en Seine-et-Oise, le 3 février 1861, de parents riches en tant que gros marchands de tissus. On le trouva mort près des ruines du château de la Grange, le 29 juillet 1940 et fut descendu de là-haut avec l'aide de la voiture de Monsieur François Favier, l'actuel maire de Villeconin.

Il fut inhumé dans le caveau de famille au cimetière de cette paroisse, il était âgé de 79 ans.

*(Raymond De Vevey, 1970)*

## Le défilé des cocus à Etrechy (S et O)

(Par Roger Lecotté)



Après la moisson, les jeunes gens ont pour coutume de se réunir afin de préparer la fête du pays (premier dimanche d'août ; patron invention de Saint-Etienne, 3 août). Ils vont « quêter » dans chaque maison pour en couvrir les frais, les plus généreux donateurs seront gratifiés d'une aubade à leur domicile et de la brioche traditionnelle ;

Le dimanche, le pain bénit est offert par les « maîtres garçons » qui portent des cocardes (comme à Messy), au cours d'une messe en musique. Le soir, bal à grand orchestre offert à toute la population autour du kiosque à musique brillamment illuminé.

Le troisième dimanche qui suit la fête (innovation récente, jadis comme en 1912, c'était le troisième jour consécutif) afin de remercier les jeunes gens, les « hommes mariés » offrent le bal à leur tour ainsi que des jeux, mais organisent auparavant un joyeux « défilé des cocus » derrière une bannière jaune portant cette devise : HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE, précédée elle-même des musiciens du lieu, on y voit ordinairement une « noce burlesque » au centre du cortège. Au bal, on fait alterner les vieilles danses avec les modernes, pour que jeunes et vieux puissent se trémousser à leur aise.

On évite de prononcer le mot cocus qui froisse certains et cette année la presse locale titre en première page : *les hommes mariés d'Etrechy se sont follement amusés en compagnie de leurs... belles-mères !* Le texte précise : « *les hommes mariés ont de la chance... évidemment ! On peut voir guincher fraternellement, gendres et belle-doches au son de valse musettes* ».

Les jeux cocasses eurent du succès.

(Roger Lecotté)

## **La dernière exécution publique en France**

*(Tchou, 1969)*

---

Eugène Weidmann, né le 5 février 1908 à Francfort-sur-le-Main, cinq fois assassin, mourut à Versailles le 16 juin 1939, la tête tranchée. Ce fut la dernière exécution publique en France. Il fut aussi le premier client de M. Desfournaux, neveu du bien connu Deibler, l'exécuteur des hautes œuvres.

---

## **Paris brûle-t-il**

---

En 1589, avant Pâques, toutes les paroisses de Paris s'assemblèrent dans la cathédrale et, pour arrêter les progrès des hérétiques, allèrent en procession à Notre-Dame-des-vertus d'Aubervilliers, avec un si grand nombre de flambeaux que les habitants de Montlhéry crurent la Capitale en feu.

*(Tchou, 1969, p. 144)*

---

---